

Introduction

« Ah oui, Manouchian, l’Affiche rouge ! », s’est-on souvent exclamé à l’énoncé de mon objet de recherche durant mes années de thèse. Je dois avouer que le parcours de Missak Manouchian, aujourd’hui entré au Panthéon, avait constitué le point de départ de ma réflexion. Alors que le communisme français devenait « un lieu de mémoire plutôt enchanté¹ », mon envie d’enquêter sur l’histoire des communistes arméniens en France avait pris forme lors des commémorations au Mont-Valérien du soixantième anniversaire de l’exécution de ce que l’on a appelé après-guerre le « groupe Manouchian ». Presque tous étrangers, Juifs polonais et Italiens pour la plupart, les vingt-deux fusillés du 21 février 1944 étaient tous des résistants communistes. Immortalisé en 1955 par le poème d’Aragon, Missak Manouchian avait été le chef de ces hommes dans la Résistance. En me penchant sur son histoire, je découvrais soudain la communauté arménienne sous un nouveau jour.

Née en France de parents eux-mêmes nés en France, mon éducation avait malgré tout été fortement marquée par les origines arméniennes de ma famille. Fêtes religieuses à l’église arménienne, séjours en Arménie soviétique, camps d’été chez les « éclaireurs » arméniens et participation aux commémorations du génocide chaque 24 avril, j’appartenais à ce groupe aux contours informels et mouvants constitué par les descendants des différentes vagues d’immigration depuis l’arrivée des réfugiés arméniens dans les années 1920 et que l’on désigne communément par « communauté arménienne ». J’ignorais pourtant tout de ces Arméniens qui, dès l’entre-deux-guerres, s’étaient regroupés au sein du PCF. « Arméniens » et « communistes » me paraissaient presque être des antonymes. Soviétiques oui, par la force des choses, mais communistes, qui plus est en France, cela ne m’avait pas effleuré l’esprit. À l’image de nombreux Français d’origine arménienne, qui reformulent l’objet de mon étude avec le plus grand étonnement, « des Arméniens communistes ! », signifiant quelquefois un « pas de ça chez nous », j’avais sans doute trop bien intégré les discours identitaires se faisant l’écho de l’épopée des Arméniens en France : le dénuement des premières années, le sacrifice de la première génération s’exténuant à l’usine ou en atelier pour permettre à ses enfants de réussir grâce à l’école de la République et d’investir ensuite massivement les professions libérales... Nulle mention de luttes sociales, ou d’un engagement politique considéré comme contestataire, ne figurait dans cette fresque. L’imaginaire collectif envisage, en effet, plus souvent le réfugié arménien sous les traits du commerçant ou de l’artisan que du délégué syndical appartenant à une cellule du parti. Seul le rappel

1. LAZAR Marc, *Le communisme, une passion française*, Paris, Perrin, 2005 (2002), p. 11.

de l'appartenance de l'Arménie à l'Union soviétique parvenait à convaincre certains de mes interlocuteurs de l'existence de ce groupe que j'avais entrepris d'étudier. Tous paraissaient ainsi s'approprier la formule de l'ethnologue Roger Bastide qui, commentant la vie associative et politique de la communauté arménienne de Valence, avait déclaré en 1931 : « Il faut dire d'ailleurs qu'il y a loin des communistes arméniens aux vrais communistes². »

Enfant, le monde arménien me semblait composé de deux entités radicalement distinctes : la diaspora et l'Arménie soviétique. En somme, l'Ouest et l'Est. Les partisans de l'indépendance de l'Arménie et les prisonniers du camp soviétique. C'était là ma perception des choses à l'heure où le bloc soviétique s'effondrait. Je pris conscience, des années plus tard, que ce clivage entre l'Est et l'Ouest avait en réalité été porté au cœur même de la diaspora, et ce, dès le début de son existence.

Annie Kriegel s'était référée à l'enfer de Dante pour décrire le PCF et le peuple communiste³. L'image des anneaux de la Divine Comédie fonctionne ici aussi. Composée d'un noyau dur d'Arméniens membres du PCF, le milieu communiste arménien s'élargit ensuite par cercles concentriques aux sympathisants, aux prosoviétiques puis à ceux qui soutiennent l'Arménie « fût-elle soviétique ». Le camp des légitimistes pouvait ainsi s'étendre jusqu'à la bourgeoisie et à l'Église, dont le siège du chef suprême se trouvait en territoire soviétique. Les Arméniens de la diaspora appartenant à cet ensemble au périmètre imprécis ont été identifiés par ceux qui s'en tenaient à l'écart comme étant des *garmir* (rouges). À l'origine péjorative, cette désignation, qui ne concerne au final que quelques centaines de communistes encartés, s'applique de fait aux milliers d'Arméniens qui, depuis la diaspora, avaient choisi, par conviction, patriotisme ou résignation, de se ranger aux côtés des Soviétiques. Ils avaient ainsi été étiquetés par les partisans d'une Arménie « libre et indépendante », telle qu'elle l'avait été entre le 28 mai 1918 et le 2 décembre 1920, quand elle était dirigée par la Fédération révolutionnaire arménienne (FRA), Hay heraporagan dachnaksoutioun dit parti *dachnak*.

Établis sur des terres disputées par des empires rivaux depuis les temps anciens, les Arméniens vivent principalement partagés entre l'Empire russe et l'Empire ottoman à la veille de la Première Guerre mondiale. Créée en 1890 à Tiflis dans le Caucase russe (aujourd'hui Tbilissi, Géorgie), alors considérée comme le deuxième pôle de la vie intellectuelle et économique arménienne après Constantinople (la capitale ottomane, aujourd'hui Istanbul), la FRA fait partie des partis politiques arméniens dits historiques. En effet, de même que le parti SD *hentchakian*, dit *hentchak* (tocsin), fondé à Genève par des étudiants arméniens originaires de Tiflis en 1887, et le parti libéral démocrate *ramgavar*, qui voit le jour à Constantinople au moment de la Révolution Jeune-turque de 1908, la FRA survivra à la réorganisation diasporique du peuple arménien. De ces trois formations politiques, les partis *hentchak* et *dachnak* – issus des mêmes cercles étudiants et « petits-bourgeois » du Caucase, à la fois influencés par

2. BASTIDE Roger, « Les Arméniens de Valence », *Le comportement religieux des Arméniens valentinois, Revue drômoise, « Les Arméniens de Valence, Histoire et mémoire »*, n° 515, mars 2005, p. 65-72.

3. KRIEDEL Annie, *Les communistes français, essai d'ethnographie politique*, Paris, Le Seuil, 1968, p. 28 : « Un parti communiste, c'est l'enfer de Dante : une série de cercles concentriques. Car l'image de la pyramide dont le sommet pointe orgueilleusement vers le ciel est trop formelle pour rendre compte du type de structure qui enserre adhérents, cadres et dirigeants. »

les populistes, les SR et les marxistes – sont affiliés à la II^e Internationale⁴. Socialistes et préoccupés tous deux par le sort des Arméniens de l'Empire ottoman, les *hentshak* et les *dachnak* se distinguent, néanmoins, quant à la réponse à apporter à la Question arménienne. Celle-ci reste d'actualité malgré les réformes promises par le Sultan aux puissances occidentales lors du traité de Berlin en 1878. Le statut des *dhimmi*, sujets non-musulmans organisés en communautés confessionnelles ou millet, est discriminatoire. Les deux chartes impériales (1839 et 1856) qui devaient y remédier n'ont pas eu d'effet en Anatolie où les Arméniens sont toujours à la merci de l'arbitraire et des exactions. Pour conjurer cette fatalité, les *hentshak* prônent le marxisme tandis que les *dachnak* défendent une orientation plus nationaliste. Ces derniers nouent de solides relations avec les milieux socialistes français dans l'espoir d'alerter les consciences européennes et, à la fin de la Grande Guerre, parviennent à s'imposer militairement sur un front du Caucase déserté par les soldats russes depuis la Révolution. Le 18 mai 1918, alors que dans l'Empire ottoman, les deux-tiers des Arméniens ont été massacrés (entre 1,2 et 1,5 millions de victimes), les Arméniens du Caucase stoppent les Turcs devant Erevan. Quand la République indépendante est proclamée sur le territoire de l'ancienne Arménie russe le 28 mai, le parti *dachnak* est porté au pouvoir. Mais le 29 novembre 1920, un « Comité révolutionnaire » bolchevique arménien soutenu par l'Armée rouge décrète la soviétisation de l'Arménie qui sera ratifiée le 2 décembre par l'accord signé entre Legran et Dro Kanayan, les représentants de Moscou et du gouvernement arménien. Dès 1922, l'Arménie fait partie, avec la Géorgie et l'Azerbaïdjan d'une Union des républiques socialistes soviétiques de Transcaucasie, puis de la République socialiste fédérative soviétique de Transcaucasie (RSFST), intégrée à l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS)⁵.

Contraints à l'exil après une ultime tentative d'insurrection contre le Comité révolutionnaire bolchevique le 18 février 1921, les dirigeants *dachnak* entreprennent de lutter, depuis l'étranger, contre le nouveau pouvoir installé en Arménie. Cette volonté coïncide avec l'afflux de réfugiés arméniens de l'Empire ottoman qui viennent renforcer, partout dans le monde, les petites colonies arméniennes antérieures à la Première Guerre mondiale. Rescapés du génocide orchestré par le gouvernement jeune-turc, ces Arméniens forment la « grande diaspora⁶ ». Celle-ci s'est constituée au lendemain du traité de Lausanne qui consacre, en 1923, l'avènement de la république de Turquie, enterre le projet de la grande Arménie wilsonienne imaginée à Versailles et balaie l'espoir que les survivants, parqués dans les camps de Grèce et du Moyen-Orient, entretenaient de réintégrer leurs terres. Membres du gouvernement en exil de la République d'Arménie indépendante pour la plupart, les dirigeants *dachnak* tentent d'organiser cette masse d'environ 700 000 réfugiés, corps sans tête depuis l'extermination des élites, cibles prioritaires au cours du génocide. Mais d'autres Caucasiens

4. Le parti *hentshak* aurait été admis à la II^e Internationale dès son premier congrès en 1889. Voir TER MINASSIAN Anahide, « Le mouvement révolutionnaire arménien (1890-1903) », in *La Question arménienne*, Roquevaire, Parenthèses, 1983, p. 113. Le parti *dachnak* intègre la II^e Internationale en 1907.

5. La RSFST laisse place aux trois républiques socialistes soviétiques d'Arménie, d'Azerbaïdjan et de Géorgie à la suite de l'adoption en décembre 1936 d'une nouvelle Constitution soviétique.

6. Formule empruntée à la géographe Aïda Boudjikian pour distinguer la diaspora postgénocide des petites communautés marchandes arméniennes existant dès l'époque médiévale. Voir *Les Arméniens de la région Rhône-Alpes essai géographique sur les rapports d'une minorité ethnique avec son milieu d'accueil*, Revue de géographie de Lyon, 1978.

revendiquent le droit de contrôler ces anciens sujets ottomans⁷. Le nouveau pouvoir bolchevique désormais installé à Erevan dispute aux *dachmak* la direction des communautés de l'exil. L'emprise sur la diaspora lui est tout autant essentielle et il n'entend pas laisser se développer un parti qui lui est farouchement hostile. En calquant le modèle du comité pan-russe d'aide aux affamés de Russie, l'Arménie soviétique crée en septembre 1921 le Comité d'aide à l'Arménie (Hayastani oknoutian komité) dont l'acronyme HOK rappelle celui d'une organisation d'entraide fondée en 1910 dans la mouvance *dachmak* – le HOM (Hay oknoutian mioutioun), Union d'aide arménienne. C'est principalement à travers le HOK, dont le but est d'œuvrer au rétablissement d'une Arménie exsangue au sortir de la guerre et de la Révolution, que les Soviétiques comptent étendre leur influence sur la jeune diaspora arménienne.

Dans leur volonté d'étendre la Révolution de 1917 – d'abord à l'ensemble de l'ancien espace tsariste puis à l'extérieur même de ses frontières – les bolcheviques, alors en proie aux armées blanches, avaient fondé, en 1919, la III^e Internationale dite Internationale communiste (IC) ou Komintern, sa forme contractée en russe. En décembre 1920, trois semaines après l'entrée de l'Armée rouge en Arménie et la proclamation de sa soviétisation, la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO), réunie en congrès à Tours, voyait la majorité de ses troupes rallier l'IC et fonder la Section française de l'Internationale communiste (SFIC), qui prendra l'appellation de Parti communiste français (PCF) treize mois plus tard. Si aujourd'hui cette concomitance entre la création du PCF et celle de l'Arménie soviétique interpelle, elle avait déjà frappé, fin 1920, les congressistes de Tours, particulièrement attentifs à l'expansion des Rouges sur les Blancs. Marcel Cachin, dirigeant socialiste rejoignant l'IC aurait, dit-on, été chaleureusement acclamé par les délégués au congrès, pour avoir salué la création de l'Arménie soviétique lors de l'une de ses prises de parole. Cinq ans plus tôt, Cachin avait alerté la classe politique française sur les massacres dont étaient victimes les Arméniens, à l'image d'autres socialistes dont certains s'étaient mobilisés en faveur du mouvement arménophile dès la fin du XIX^e siècle⁸.

Trois ans après la création de la SFIC, l'enthousiasme des communistes avait été rattrapé par les rigueurs des directives soviétiques et les coups assésés par les autorités françaises. Celles-ci redoutaient fortement, en effet, que la contagion révolutionnaire qui avait frappé l'Allemagne en 1918 ne gagne la France. De ses 121 000 adhérents en 1921, le PCF n'en compte plus que 48 000 en 1924⁹. À la fois pour endiguer la chute de ses effectifs et pour soustraire les travailleurs immigrés à l'influence du patronat et des organisations étrangères hostiles aux communistes, ou tout simplement

7. Voir au sujet de la distinction entre les expériences d'exil ottoman et caucasien, la thèse d'Anouche Kunth sur les Arméniens du Caucase en France (EHESS, 2013), dont est issu l'ouvrage *Exils arméniens. Du Caucase à Paris, 1920-1945*, Paris, Belin, 2016, 435 p.

8. Les massacres ordonnés par le Sultan Abdul Hamid II font 300 000 morts parmi la population arménienne de l'Empire ottoman entre 1894 et 1896. En France, hommes de lettres et personnalités politiques prennent position pour la défense des Arméniens, comme Jean Jaurès qui intervient à la Chambre des députés le 3 novembre 1896. Ce soutien aux Arméniens rappelle la mobilisation humanitaire philhellène des années 1820. Il est aussi contemporain de l'affaire Dreyfus. Voir sur le sujet, les travaux de V. Duclert qui met en lumière la porosité des engagements intellectuels et évoque une « synthèse arméno-dreyfusarde » dans *La France face au génocide des Arméniens*, Paris, Fayard, 2015. Voir aussi MOURADIAN Claire (dir.), *Arménie, une passion française. Le mouvement arménophile en France (1878-1923)*, Paris, Magellan & C^{ie}/musée de Montmartre, 2007, 173 p.

9. COURTOIS Stéphane et LAZAR Marc, *Histoire du Parti communiste français*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Thémis », 2000 (1^{re} édition 1995, réédité en 2022), p. 78-79.

concurrentes, le PCF crée, lors de son III^e congrès qui se déroule à Lyon du 21 au 24 janvier 1924, des groupes de langue qu'il réunit au sein d'une commission de la Main-d'œuvre étrangère (MOE)¹⁰. Cette structuration « par langues » s'opère, en réalité, par groupe national ou religieux. Le message du PCF n'est pas uniquement traduit, mais adapté aux préoccupations de chaque nationalité. En cette année 1924 où s'amorce la « bolchevisation » du PCF, ce système fait écho à la politique de *korenisatsia* – indigénisation – entreprise par les Soviétiques pour « dissoudre », dans les républiques de l'Union, le communisme dans le national. Pourtant, en France, la question de la MOE taraudait le monde syndical depuis longtemps. En 1922, celui-ci, emboitant le pas au monde socialiste, se scindait entre la Confédération générale du travail (CGT), qui restait dans le giron de la SFIO, et une Confédération générale du travail unitaire (CGTU), nouvellement créée, qui se plaçait sous l'égide du PCF. Dès 1923, la CGTU, réunie en congrès, avait adopté des résolutions dans le but d'encadrer la MOE et de protéger, dans le même mouvement, la classe ouvrière française des conséquences qu'aurait, sur les salaires et les conditions de travail, la concurrence d'une population étrangère vulnérable et désorganisée. La décision du PCF de créer des groupes de langue avalise ces résolutions de la CGTU. Des dix groupes de langue qui voient le jour en 1924, le plus important numériquement est le groupe italien qui regroupe des milliers d'adhérents. Il est également, avec le groupe juif, qui ne compte que quelques centaines de membres, l'un des plus actifs. Les Arméniens font partie de ces nationalités que le PCF a entrepris d'organiser en son sein. L'implantation du HOK en France intervient au même moment. En mai 1924, avant même la reconnaissance de l'URSS par la France, le HOK – qui se dote d'antennes dans toutes les communautés arméniennes de par le monde – ouvre un premier bureau à Paris, puis des sections dans les principales villes de la région parisienne, du bassin méditerranéen et du sillon rhodanien, où sont établis les Arméniens.

Au nombre de 70 000 environ, les réfugiés arméniens qui s'installent en France au cours des années 1920, avaient débarqué à Marseille dotés le plus souvent d'un passeport Nansen, signe de leur apatridie, et d'un certificat de travail délivré par le Bureau international du travail, évoquant le besoin de main-d'œuvre d'un pays en plein développement industriel, et « en manque de bras » à la suite de la Grande Guerre¹¹. Ces Arméniens, qui forment une partie des trois millions d'immigrés que compte la France durant l'entre-deux-guerres, font l'objet d'une double sollicitation de la part du monde communiste : du PCF en tant que travailleurs étrangers, représentés au sein de la MOE, et de l'Arménie soviétique, en tant qu'entité diasporique d'une nationalité intégrée à l'URSS. Appartenant à la même Internationale, les partis communistes français et arménien n'en nourrissent pas moins des desseins différents concernant les Arméniens de France. Ils se heurtent en revanche de la même façon à la concurrence du parti *dachnak*. Tandis que le PCF, à travers son groupe de langue

10. Un premier ouvrage proposant une vision d'ensemble sur le sujet paraît en 2024. MANESSIS Dimitri et VIGREUX Jean, *Avec tous tes frères étrangers, de la MOE aux FTP-MOI*, Montreuil, Libertalia, 2024, 264 p. Les auteurs avaient publié deux ans plus tôt chez le même éditeur une étude sur le jeune footballeur de la Red Star et martyr de la Résistance, Rino Della Negra.

11. Sur le statut de réfugié apatride créé (en 1921 pour les Russes et étendu aux Arméniens en 1924) par la SDN dont le haut-commissariat aux Réfugiés est dirigé par le diplomate norvégien Fridtjof Nansen, voir Dzovinar Kévonian, Catherine Gousseff et Anouche Kunth. Voir aussi ANGOUSTURES Aline, KÉVONIAN Dzovinar et MOURADIAN Claire, *Réfugiés et apatrides. Administrer l'asile en France*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, 320 p.

arménienne, veut amener la communauté arménienne à prendre part aux mouvements sociaux qu'il impulse, et accroître chez elle le sentiment internationaliste, le HOK use, à l'inverse, du sentiment national présent en diaspora pour justifier la présence des bolcheviques au pouvoir en Arménie et louer leur œuvre.

Originaires en majorité de l'Arménie turque et non de Transcaucasie, les Arméniens de la diaspora envisageront pourtant l'Arménie soviétique comme le seul vestige de leur patrie perdue. Leur patriotisme sera mis à profit par le HOK pour concurrencer le parti *dachnak* et réaliser l'un des objectifs qu'il se fixe, à savoir : le « retour » des Arméniens dans leur « mère-patrie ». Tout au long des années 1920 et 1930, s'échelonnent des départs vers l'Arménie soviétique organisés par le HOK. Le terme utilisé par l'administration arménienne pour qualifier ces rapatriements, *nerkaght*, pourrait se traduire par migration du retour. En 1936, mille huit cents Arméniens « presque tous communistes et sympathisants¹² » embarquent à bord du *Sinaïa* qui les emmène du port de Marseille à Batoum en Géorgie soviétique. Des rives de la mer Noire, un train les achemine ensuite en Arménie. Tandis qu'ils sortent de notre champ d'observation, d'autres Arméniens, au PCF ou dans les organisations prosoviétiques arméniennes, continuent d'animer ces cercles. Après la Seconde Guerre mondiale, deux nouvelles associations prosoviétiques arméniennes prennent le relais du HOK. Et le groupe de langue arménienne du PCF, devenu sous-section arménienne en 1926, est rebaptisé Commission nationale arménienne (CNA) en 1955. Si les appellations évoluent, la structure du mouvement reste, en revanche, jusqu'en 1991, inchangée : le noyau dur des encartés est toujours entouré de la masse des prosoviétiques.

Entre-temps, ces communistes et prosoviétiques arméniens de France auront vécu deux moments qui leur valent d'être inscrits dans l'historiographie. C'est essentiellement sous l'angle de la contribution des Arméniens communistes à la Résistance et d'un autre rapatriement, bien plus important que celui de 1936, qui, en 1947, emporte environ 7 000 Arméniens de France vers l'Arménie soviétique que mention est faite de l'existence de la frange prosoviétique de la communauté arménienne et de l'appartenance au PCF d'une partie de celle-ci. Tandis que, dans le premier cas, les communistes de la communauté arménienne sont souvent présentés à travers un prisme hagiographique, ils revêtent, à l'inverse, dans le second cas, les habits de l'accusé pour avoir incité des Arméniens à rejoindre l'Union soviétique à la veille d'une féroce vague de répression. Car la guerre froide a également eu ses répercussions dans le microcosme arménien. S'intéresser aux *garmir* implique de regarder les fractures internes au monde arménien et de prendre en considération l'histoire des vaincus, celle des désenchantés de l'effondrement soviétique.

À l'aune du renouveau de l'histoire de la diplomatie soviétique et de ses points d'appui dans la société française¹³, la propagande destinée à la diaspora arménienne par les Soviétiques se lit comme un élément de leur politique extérieure. Ses effets donnent

12. MOURADIAN Claire, *L'Arménie soviétique et la diaspora arménienne après la 2^e guerre : L'immigration des Arméniens vers l'Arménie soviétique (1946-1962)*, mémoire de maîtrise, Paris, université Paris 1, 1977, p. 3. Voir aussi MOURADIAN Claire, « L'immigration des Arméniens de la diaspora vers la RSS d'Arménie (1946-1962) », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 20, n° 1, janvier-mars 1979, p. 79-110.

13. Voir les travaux de CŒURÉ Sophie, *La grande lueur à l'Est. Les Français et l'Union soviétique (1917-1939)*, Paris, CNRS Éditions, 2017 (Le Seuil, 1999), 350 p.; DULLIN Sabine, *Des hommes d'influences, les ambassadeurs de Staline en Europe (1930-1939)*, Paris, Payot, 2001, 383 p.; MAZUY Rachel, *Croire plutôt que voir? Voyages en Russie soviétique (1919-1939)*, Paris, Odile Jacob, 2002, 369 p.

à voir une histoire arménienne de la soviétophilie française. Relais indispensables de la diffusion du communisme au Moyen-Orient, les Arméniens ne se sont pas illustrés en France en tant que « colporteurs du Komintern¹⁴ ». L'influence des *garmir* est restée circonscrite à la sphère arménienne. Partant, les échos de leur histoire se trouvent essentiellement dans les travaux ayant comme objet cette diaspora, son implantation, voire son « intégration réussie » de Marseille à Lyon puis Paris et sa région¹⁵. Cette approche – qui met en exergue la « prolétarianisation brutale » subie au début, puis le retour à l'indépendance professionnelle avec la crise qui limite le nombre de travailleurs étrangers dans l'industrie dès 1932 – n'écarte pas les luttes entre *dachnak* et prosoviétiques. Mais ces derniers ont tendance à former une catégorie floue que l'on confond souvent avec le parti SD arménien, *hentchak*. C'est presque toujours la figure emblématique de Missak Manouchian qui résume l'engagement politique des *garmir*. Il en va de même dans l'historiographie du communisme français, dont les pages évoquent la présence étrangère lorsqu'il est question de sang versé¹⁶.

Pendant soixante-dix ans, les communistes et prosoviétiques de la communauté arménienne se sont trouvés au cœur des relations Arménie-Diaspora. La reconstitution de leur histoire m'a donc conduit à effectuer des recherches en France, en Arménie et en Russie. Les sources qui m'ont été les plus précieuses émanent de la police, du Komintern, des PC arménien et français. Très attentives au « maintien de l'ordre » dans la « colonie arménienne » et farouchement hostiles à ce que des étrangers ne se mêlent de politique sur le sol national, les autorités françaises se montrent particulièrement vigilantes à l'égard des faits et gestes des communistes étrangers, coupables à leurs yeux de subversion¹⁷. L'on retrouve des traces de cette surveillance à Paris (AN, APP, CAC, MAE) comme en province, notamment à Marseille et à Grenoble (AD Bouches-du-Rhône et Isère). Mais la volonté de contrôle est également à l'origine de la production des sources partisans. Au début des années 1930, en conséquence de la stalinisation du pouvoir soviétique et du Komintern, une commission des cadres est instituée dans chaque section de l'IC. Son objet est de collecter le maximum de données sur ses adhérents. Ceux-ci doivent se livrer entièrement dans des autobiographies qui sont autant d'actes de foi, de *curriculum vitae* et de casiers judiciaires à la fois. Plus de 140 dossiers biographiques de militants arméniens du PCF, conservés dans les fonds des ex-Instituts du marxisme-léninisme de Moscou et d'Erevan (aujourd'hui RGASPI et ARA), ont été exploités pour ce travail¹⁸. En Arménie, d'autres fonds ont

14. TĒR MINASSIAN Taline, *Colporteurs du Komintern. L'Union soviétique et les minorités au Moyen-Orient*, Paris, Presses de Sciences Po, 1997, 353 p.

15. Dans le sillage des travaux de l'anthropologue Martine Hovanesian (*Le lien communautaire. Trois générations d'Arméniens*, Paris, A. Colin, 1992, 316 p., *Les Arméniens et leurs territoires*, Paris, Autrement, 1995, 172 p.), de nombreuses monographies et études exploitant des archives locales ont vu le jour, renfermant de précieux éléments sur l'organisation politique et sociale des différentes communautés arméniennes en France à Décines, Marseille, Saint-Étienne, Valence, Vienne, etc. Plus récemment et comportant une riche iconographie, ADJEMIAN Boris, *Les petites Arménies de la vallée du Rhône*, Lyon, Lieux dits, 2020, 272 p.

16. Historien de l'immigration, Gérard Noiriel fait en revanche le lien entre présence étrangère et succès du PCF (« Communisme, traditions politiques et immigration », *État, nation et immigration*, Paris, Gallimard, 2001, p. 305-324). Publié en février 2024, l'ouvrage de Dimitri Manessis et Jean Vigreux consacré à la MOE/MOI vient combler un manque.

17. ROSENBERG Clifford, « Une police de "simple observation" ? Le service actif des étrangers à Paris dans l'entre-deux-guerres », *Genèses*, n° 54, 2004/1, p. 53-75.

18. Ma gratitude va à Claude Pennetier qui m'a offert l'opportunité de l'accompagner au RGASPI en 2010, lors d'un voyage visant à enrichir le *Maitron* de nouvelles notices : j'ai ainsi pu étudier ces dossiers qui n'avaient

également été mobilisés. Il s'agit des archives privées d'un rapatrié de 1947, constituées de 68 dossiers, qui forment un matériau très riche et inédit dont il sera question plus tard. Et en France, les archives du PCF (AD Seine-Saint-Denis) renferment un fonds de la commission de la MOE/MOI (Main-d'œuvre immigrée, appellation adoptée en 1933) dont les rapports sur la sous-section arménienne se sont révélés particulièrement utiles pour l'entre-deux-guerres. C'est également le cas des huit cartons non cotés de la CNA dont la consultation fût indispensable à l'appréhension de la période postérieure à 1955. Enfin, le fonds de liquidation des mouvements OS-FN-FTPF¹⁹ conservé au musée national de la Résistance (MNR) de Champigny-sur-Marne (fondé à l'initiative du PCF), contient une centaine de dossiers de demande de la carte de Combattant volontaire de la Résistance (CVR) déposés par des Arméniens. Bien que délicat, le maniement de ces documents fut longtemps incontournable²⁰. Davantage que les faux témoignages, ce sont surtout les approximations et inexactitudes que l'on relève sur nombre d'attestations délivrées « à chaud » en 1944 et 1945 qui freinent leur utilisation.

Ces recherches s'appuient également sur une part d'histoire orale. Une trentaine de témoignages ont été recueillis entre 2005 et 2012. Des entretiens plus ciblés ont été menés ces dernières années. Si le contact avec les témoins a toujours été aisé, chaleureux, humainement enrichissant, voire émouvant offrant ainsi une compréhension sensible du mouvement étudié, les informations récoltées auprès d'eux ne peuvent égaler l'apport des archives et de la presse²¹. Parmi les anciens responsables *garmir*, certains ont pris leurs distances avec une orientation politique qu'ils avaient choisie à l'époque où l'Arménie était soviétique. D'autres, au contraire, sont restés fidèles à leurs engagements. Dans les deux cas, il arrive que les récits n'échappent pas au besoin ou à la volonté de se justifier, voire quelquefois de « parer aux coups ». Du reste, non seulement la mémoire faillit avec les années mais, influencée par les lectures du témoin, elle se confond parfois avec la mémoire collective. C'est notamment le cas des anciens résistants et des rapatriés de 1947 revenus en France. Un certain nombre de témoignages ont été publiés sur le *Nerkaght*²². Lus et relus par ceux qui ont fait

encore jamais été exploités. Voir sur l'encadrement biographique au sein du PCF et l'analyse des données biographiques par la commission des cadres, les travaux de PENNETIER Claude et PUDAL Bernard : « La politique d'encadrement : l'exemple français », in *Le siècle des communismes*, Paris, Les éditions de l'Atelier, 2002 (2000), p. 539-552 ; « Le PCF, le stalinisme et l'invention des cadres 1930-1939 », in Jean VIGREUX et Serge WOLIKOW (dir.), *Cultures communistes au XX^e siècle, entre guerre et modernité*, Paris, La Dispute, 2003, p. 187-201 ; « Le questionnement biographique communiste en France (1931-1974) », in Claude PENNETIER et Bernard PUDAL (dir.), *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, Paris, Belin, 2002, p. 119-156.

19. En 1979, le ministre de la Défense, Léon Bourges, nomme René Roussel comme « liquidateur » des formations et mouvements OS-FN-FTPF de la Résistance intérieure (Organisation spéciale – Front national – Francs-tireurs et partisans français). René Roussel est chargé de valider les témoignages des anciens résistants en vue de faire valoir leurs droits matériels et moraux. Voir MONTAILLIER Lindsay, *Le musée de la Résistance nationale de Champigny-sur-Marne (de 1965 à nos jours), une histoire complexe et évolutive*, mémoire de maîtrise, sous la direction de Claire Andrieu et Denis Peschanski, Paris, université Paris 1, 2003.
20. « C'est indiscutablement la source la plus systématiquement utilisée par les historiens », MARCOT François, « Pour une sociologie de la Résistance : intentionnalité et fonctionnalité », in Antoine PROST (dir.), *La Résistance, une histoire sociale*, Paris, Les éditions de l'Atelier, 1997, p. 38.
21. Sur la richesse de la presse arménienne qui compte plusieurs milliers de titres depuis 1794, MOURADIAN Claire, « La vitalité d'une presse en diaspora », in *France des étrangers, France des libertés, Presse et mémoire*, Paris, Génériques/Éditions ouvrières, 1990, p. 35-45. Plus récemment, CHAHINIAN Talar et PRÉVOST Stéphanie (dir.), « La presse arménienne en France et la création d'un espace transnational », *Études arméniennes contemporaines*, n° 15, 2023.
22. Avec une majuscule pour distinguer le rapatriement de 1947 des retours, plus confidentiels, de l'entre-deux-guerres. Voir entre autres, ARNOUX Robert, *Arménie 1947, Les naufragés de la terre promise*, Aix-en-Provence, Edisud, 2004,

l'amère expérience du rapatriement, ces écrits ont fini par s'amalgamer complètement à leurs propres souvenirs. Enfin, certains des témoins qui ont joué un rôle dans la Résistance ont l'habitude de se raconter. Dans ce cas, anticipant ce qui d'ordinaire intéresse leur auditoire, ils livrent un discours quelque peu figé, ne s'accommodant pas d'interrogations nouvelles ou n'ayant pas traité la période de la guerre. Dans d'autres cas, des résistants ayant été très proches de Manouchian, restent comme irradiés par le charisme de leur ancien chef. Leurs témoignages peuvent alors revêtir les aspects d'une mission évangélistique, et l'interlocuteur récoltant leurs souvenirs, appréhendé comme un potentiel propagateur de la mémoire de Missak Manouchian.

Enfin, la lecture des mémoires écrits en arménien par plusieurs cadres du mouvement (Kaldjian, Vosguéritchian, Mavian et Vézirian) – et édités parfois de manière posthume – s'est révélée particulièrement instructive²³. En publiant en arménien alors qu'ils étaient parfaitement francophones, ces derniers ont réservé leurs témoignages à un public restreint et se sont empêchés de prendre place dans l'histoire de la « Résistance franco-étrangère²⁴ ». Les mémoires rédigés en français comme le *Manouchian* de Mélinée Manouchian²⁵ ou traduits²⁶, ont également été exploités bien qu'ils ne constituent pas un matériau inédit. L'exercice comporte ses pièges : les versions des uns et des autres ne concordent pas toujours. Consignés plus de trente ans après les faits, les souvenirs que renferment ces textes pâtissent non seulement des ravages du temps sur la mémoire, mais aussi de l'emprise du mythe de la Résistance et de la démarche identitaire entreprise par la diaspora arménienne dans les années 1970 et 1980.

L'histoire des « rouges » de la communauté arménienne peut être interprétée comme celle de la conjonction de deux « passions françaises », communiste et arménienne²⁷. Elle interroge la place qu'occupent, à l'intersection des mondes, arménien, français et russe, ceux qui depuis le PCF contemplant les cimes enneigées de l'Ararat²⁸.

218 p. ; INDJEYAN Lazare, « Les années volées », *Les cahiers d'histoire sociale*, n° 16, p. 119-133 ; n° 17, p. 79-106 ; n° 18, p. 69-98, 2000-2001.

23. D^r KALDJIAN Haïg, *Odisséus aksoragan : boucher (Mon odyssée de l'exil : mémoires)*, Erevan, Union des écrivains d'Arménie/Éditions Nor Tar, 2004, 604 p. ; VÉZIRIAN Hagop, *Guiankis madiane (Le livre de ma vie)*, Paris, 1982, 660 p. ; VOSGUÉRITCHIAN Diran, *Hay artsagazeneri me houbère (Les mémoires d'un franc-tireur arménien)*, Beyrouth, Doniguian, 1974, 351 p. Le premier fut secrétaire du HOK de 1933 à 1937, les deux derniers, au PCF à partir des années 1930, ont œuvré dans la Résistance.
24. François Marcot distingue la « Résistance franco-étrangère » de la participation des étrangers dans la « Résistance française » ou dans la « Résistance en France », JOUTARD Philippe et MARCOT François (dir.), *Les étrangers dans la Résistance en France*, Besançon, musée de la Résistance et de la Déportation, 1992, p. 10.
25. MANOUCHIAN Mélinée, *Manouchian*, Paris, Les éditeurs français réunis, 1974, 204 p. Les ouvrages de Mélinée Manouchian et de Diran Vosguéritchian paraissent en 1974, année où le souhait de mettre fin à une histoire « froide et désincarnée » de la Résistance est énoncé lors d'un colloque organisé par le Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale, DOUZOU Laurent, « L'écriture de l'histoire de la Résistance », in François MARCOT (dir.), *Dictionnaire historique de la Résistance*, Paris, Robert Laffont, p. 836. Le témoignage de Mélinée Manouchian paraît en novembre 2023 chez Parenthèses (Marseille). Préface par Katia Guiragossian (petite-nièce de Mélinée) à l'initiative du projet, cette édition qui voit le jour trois mois avant l'entrée au Panthéon du résistant communiste, est accompagnée de notes et de volumineuses annexes comprenant des documents inédits.
26. MAVIAN Mihran, *Par-delà les ténèbres*, traduction Alice Mavian, *Mémorial de l'internement de la déportation de Compiègne*, 2010. Au PCF dès 1932 et dans la MOI clandestine dès l'automne 1940, Mihran Mavian avait publié ses mémoires à Erevan en 1976, quelques années avant sa mort. Sa fille entreprendra des années plus tard de les traduire et de les faire éditer en France.
27. On se réfère aux titres évocateurs des deux ouvrages suivants : LAZAR Marc, *Le communisme, une passion française*, op. cit. et MOURADIAN Claire (dir.), *Arménie, une passion française*, op. cit.
28. Situé sur le Haut-Plateau arménien et surplombant Erevan, le mont Ararat fait partie du territoire turc depuis le traité de Kars signé en 1921. La fascination qu'exerce cette montagne volcanique qui culmine à 5 000 mètres est

L'observation de ce groupe, minorité de la minorité, tantôt au centre ou à la marge, offre l'intérêt d'éclairer, à un niveau *mezzo*, les relations qu'entretiennent les différents partis communistes, français, arménien et soviétique. Et en prenant davantage de hauteur encore, l'examen laisse apercevoir les relations franco-soviétiques sous un nouveau jour.

Ce mouvement est ici appréhendé dans la longue durée avec des chapitres qui s'articulent autour de dates clés. Rassemblée autour du HOK et du groupe de langue dès 1924, la première génération qui le forme se disperse avec les départs successifs vers l'Arménie au cours des années 1930. De 1936 à 1956, les *garmir* traversent ensuite des années charnières au cours desquelles se consolide leur influence. Ils participent à la défense de la France au sein de la MOI puis, la Libération venue, œuvrent en faveur du retour vers la « mère-patrie ». Affaiblis par les premières heures de la guerre froide, ils se renforcent, plus tard, à l'aune du repositionnement sur le terrain de la diplomatie culturelle de la propagande soviétique arménienne. L'année du XX^e congrès du PCUS, celle où s'amorce la perte d'influence du PCF dans la société française, marque cependant l'instauration de relations plus étroites entre l'Arménie et la diaspora. Mais l'indépendance de l'Arménie le 21 septembre 1991 et la dissolution par le PCF de sa CNA, signent la fin du mouvement communiste arménien en France. Né au début des années 1920, l'objet de cette étude s'éteint, de fait, à la chute de l'URSS.

aussi puissante en diaspora que du côté soviétique. Elle relie les Arméniens à une ethnogenèse sacrée puisque c'est sur ses flancs que, selon le Livre de la Genèse, s'échoua l'Arche de Noé. Sa représentation picturale, qui figure sur les armoiries des trois républiques arméniennes qui se sont succédées au xx^e siècle, symbolise autant les territoires perdus que la revendication d'un héritage biblique.